

# LE RECRUTEMENT DE MAIN-D'ŒUVRE POUR LES PLANTATIONS ET SES CONSÉQUENCES DÉMOGRAPHIQUES EN NOUVELLE-GUINÉE

Michel PANOFF

De 1890 à 1914 l'Archipel Bismarck en Nouvelle-Guinée (les deux grandes îles de Nouvelle-Bretagne et de Nouvelle-Irlande en particulier) fut la principale, sinon l'unique source de main-d'œuvre recrutée pour les plantations européennes. Quand l'administration australienne remplaça l'allemande, il en fut encore ainsi jusqu'en 1930. C'est à l'Archipel Bismarck et aux quatre premières décennies de cette double colonisation que se limitera l'étude que voici. Des conditions historiques qu'il faut connaître en affectent la portée : même à la fin de la période considérée aucune des populations de l'Archipel n'avait encore fait l'objet d'un recensement digne de ce nom ; seuls des dénombrements partiels avaient eu lieu qui portaient sur les groupes les plus accessibles. L'état-civil était évidemment hors de question et les registres de baptêmes et de décès tenus par les missions chrétiennes ignoraient les païens et les adeptes des confessions rivales, sans être toujours exhaustifs pour les ouailles de l'église concernée. Quant à des informations quantitatives sur la consommation alimentaire des autochtones, il fallut attendre le lendemain de la II<sup>e</sup> Guerre Mondiale pour que l'on se préoccupe d'en recueillir. En revanche, l'alimentation fournie par les planteurs à leurs ouvriers est assez bien connue en raison des contrôles administratifs auxquels elle était assujettie et des calculs de prix de revient indispensables à une bonne gestion des entreprises.

A l'époque pré-coloniale les sociétés mélanésiennes de l'Archipel Bismarck étaient loin d'être des « sociétés d'abondance », contraire-

ment aux proclamations de certains idéologues optimistes. La satisfaction des besoins alimentaires se faisait en accordéon, les périodes de pléthore alternant avec les périodes de disette. Pour des raisons climatiques il semble y avoir eu en moyenne une mauvaise année tous les cinq ou six ans, périodicité qu'il nous a été donné d'observer personnellement sur le terrain depuis 1966. Que la saison des pluies dure quelques semaines de trop, par exemple, et c'est la catastrophe. Au reste, douterait-on de la précarité de l'approvisionnement vivrier, qu'il suffirait de considérer la vaste gamme de nourritures de substitution obtenues au fond de la forêt en cas de famine ou l'extrême importance des rites de fertilité et de récolte dans les pratiques magico-religieuses pour saisir qu'il y avait là une obsession permanente. En outre, quand bien même les quantités nécessaires étaient assurées, l'alimentation traditionnelle restait toujours mal équilibrée qualitativement par manque de protéines, point sur lequel on reviendra plus loin.

Comme dans bien d'autres régions du monde la mortalité infantile, l'anthropophagie et les guerres dites tribales contribuaient à une régulation démographique selon le mécanisme popularisé par Malthus. Il faut y ajouter l'espacement volontaire des naissances par l'observance de l'interdit sexuel *post partum* qui durait 3 ou 4 ans. Quelle que fût l'incidence respective de ces divers facteurs, les experts s'accordent aujourd'hui pour estimer que la simple reproduction à l'identique des communautés traditionnelles exigeait qu'il y eût en moyenne six enfants par famille.

Telle était, selon toute vraisemblance, la situation à la veille de la prise de possession par les Allemands. Le recrutement de main-d'œuvre pour les plantations européennes entraîna les conséquences suivantes du point de vue qui a été choisi pour le programme du colloque :

1\*) absence prolongée des recrues soustraites à la vie du village (3 ans au minimum, mais le plus souvent 6 ou 9 ans) ;

2\*) introduction d'articles de traite (outils d'acier et armes à feu notamment) offerts aux notables villageois pour leur complicité dans le recrutement et convoités ensuite par le reste de la population, ce qui incite d'autres personnes à partir pour les plantations ;

3\*) au rapatriement des travailleurs dans leur village, introduction de maladies nouvelles contre lesquelles les villageois n'ont pas d'immunité ;

4\*) introduction du riz et du tabac dont bientôt les villageois ne peuvent plus se passer (des documents de l'époque prouvent que les colons les plus calculateurs ont délibérément favorisé cette double consommation afin de créer une situation de dépendance pour les Mélanésiens).

Il ne s'agit là que des conséquences *directes* du recrutement, chacune d'elles produisant à son tour des effets en cascade sur la vie et la

reproduction des communautés affectées par les campagnes d'embauche. Ce sont elles qui vont être examinées maintenant.

Qui étaient ces recrues ? Au nombre de 600 environ en 1890, elles étaient 2 000 à travailler sur les plantations en 1900 et près de 14 000 en 1914. En 1921, première année pour laquelle l'administration australienne a fourni des statistiques détaillées, le total des originaires de l'Archipel Bismarck qui étaient sous contrat dépassait 20 000 personnes. Compte tenu de ceux qui renouvelèrent leur contrat à expiration, c'est au bas mot 50 000 individus qui furent arrachés à leur village pendant toute la durée du protectorat allemand et encore 50 000 au long des quinze premières années du mandat australien. Ces chiffres sont impressionnants si l'on sait que la population totale de l'Archipel Bismarck était estimée à 150 000 âmes en 1914 et à 130 000 en 1921. Impression aggravée quand il est précisé que la moitié de cette population fournissait tous les travailleurs embauchés, l'autre moitié vivant dans des lieux peu accessibles ou échappant de diverse façon au recrutement. Les différents dénombrements qui furent effectués au niveau du village dans les zones de recrutement font apparaître les coupes sombres subies par ces petites communautés : dans la dernière décennie de l'administration allemande les travailleurs absents sur les plantations représentent de 20 à 38 % de la population masculine adulte, et leur pourcentage varie de 34 à 40 % selon les îles dans les documents australiens de 1931. A titre de comparaison, il faut signaler qu'en pleine guerre du Pacifique les occupants japonais eux-mêmes évitaient de dépasser la proportion de 20 lorsqu'ils mobilisaient les Mélanésiens pour les corvées de portage ou les travaux de terrassement.

Pertinente pour la problématique indiquée par C. Meillassoux dans sa communication est la classe d'âge des recrues. L'immense majorité était constituée de personnes âgées de 15 à 25 ans, c'est-à-dire au mieux de leurs capacités de production et de reproduction. En outre, elles avaient une résistance optimale aux maladies et à la sous-alimentation. Ce sont donc elles qui étaient soustraites pendant 6 ou 9 ans en moyenne à leur groupe d'origine dont la survie incomrait dès lors aux membres plus fragiles ou précocement usés (car des ouvriers rentrés après deux ou trois contrats successifs). Dans certaines populations ce déséquilibre fut aggravé par le recrutement de jeunes filles et jeunes femmes. Insignifiant dans la plupart des îles de l'Archipel, ce recrutement prit une telle ampleur en Nouvelle-Irlande que les autorités allemandes furent obligées de l'interdire totalement à la veille de la guerre de 1914-1918. Censées accompagner leur mari embauché par un planteur ou travailler comme domestiques chez les Européens, ces recrues en réalité devenaient inmanquablement soit des prostituées, soit les concubines des colons. Déshonorées ou à jamais déracinées, elles ne rentraient plus au pays et leur départ se traduisait donc par une perte nette pour la démo-

graphie villageoise, avec le risque bien réel du tarissement des sources de main-d'œuvre faute d'une relève des générations. A court et à moyen terme le résultat en fut un rapport de masculinité variant de 120 à 170 % selon les villages et selon les années ; encore en 1931 un recensement australien portant sur la moitié de la Nouvelle-Irlande comptait parmi les adultes 135 hommes pour 100 femmes ; cependant que Powdermaker (1931) trouvait que le rapport de masculinité à l'âge du mariage avait augmenté de 20 % en trois générations dans la communauté étudiée par elle.

S'y ajoutait la stérilité de nombreux couples (de 9 à 50 % en 1900, et 20 % dans certains villages en 1929) résultant de la rapide propagation des maladies vénériennes, de la blennorragie en particulier. Quand ils avaient survécu à la mortalité de la plantation (25 % des effectifs périrent en cours de contrat sous les Allemands et 3 % pendant la seule année 1921 qui sert de référence à la période australienne de la présente étude), les travailleurs rapportaient en effet chez eux des maladies inconnues auparavant. C'est ainsi que la variole, la rougeole et la tuberculose firent de nombreuses victimes jusqu'en 1900-1910 parmi les gens restés au village dans toutes les zones de recrutement. Mais, alors que se réalisait progressivement une immunisation contre les épidémies mortelles, le facteur décisif dans la dépopulation de nombreuses îles fut la blennorragie qui continua de sévir fort avant dans la période australienne et fut encore responsable d'un taux de stérilité de 9 % au lendemain de la II<sup>e</sup> Guerre Mondiale.

Pour se prolonger pendant un demi-siècle, les conséquences se manifestèrent pourtant très rapidement au grand dam des premiers colonisateurs, les Allemands, qui dès lors remplirent rapports officiels, publications érudites et souvenirs de voyage de lamentations sur l'extinction irrésistible de la « race mélanésienne ». Le gouverneur Hahl demanda à Berlin l'envoi de médecins et des fonds supplémentaires pour une politique sanitaire efficace, il ferma plusieurs districts au recrutement et batailla sporadiquement contre les planteurs et les recruteurs qui entendaient garder les mains libres. Tout cela largement en vain. Aussi allait-on enregistrer de 1905 à 1930 un déclin régulier de presque 1 % l'an dans la population de Nouvelle-Irlande, une baisse moins sensible dans la Péninsule de la Gazelle (Nouvelle-Bretagne) et un effondrement dramatique dans les atolls périphériques qui perdirent plus de la moitié de leurs habitants entre 1900 et 1905<sup>1</sup>. Tout aussi révélateur était le petit nombre d'enfants dans les zones de recrutement qui fut noté par tous les visiteurs successifs, qu'ils fussent médecins, fonctionnaires en tournée, capitaines de navires ou ethnologues. Malgré la disparité dont il a déjà été fait mention entre les divers dénombre-

---

1. Dénombrements et analyses dans HOGGIN (1930) et BAYLISS-SMITH (1975).

ments de l'époque allemande, malgré leur inégale fiabilité la tendance générale n'en est pas moins claire. Alors que le recensement de 1966 donnait par exemple pour l'ensemble de la Nouvelle-Guinée une moyenne de 43 % d'individus de moins de 15 ans dans la population totale, ce même groupe d'âge comptait pour 18 % seulement dans un district de Nouvelle-Irlande en 1911, pour 20 % en 1913 dans un autre district de cette île et pour 32 % en 1914 sur toute l'étendue de l'Archipel Bismarck.

A titre de comparaison, les Maenge de Nouvelle-Bretagne, population étudiée par nous de manière approfondie et qui avait été encore peu touchée par les campagnes de recrutement en 1913, avait cette année-là une proportion de 38 % de garçons et filles de moins de 15 ans. S'agissant des tranches de la pyramide des âges qui représentent l'avenir démographique d'un pays, la gravité du phénomène est indiscutable : avant la guerre de 1914-1918 les régions subissant les ponctions régulières de main-d'œuvre avaient approximativement *deux fois moins d'enfants* que les autres ou encore la structure de la population était deux fois meilleure à la veille de l'indépendance que 50 ans plus tôt. Dans l'intervalle un redressement s'opérait certes puisque la zone de Nouvelle-Irlande la plus intensément exploitée par les recruteurs retrouvait 28 % d'enfants<sup>2</sup> parmi ses habitants en 1931. Mais ce rajeunissement était alors trop récent pour que la population de cette zone pût en bénéficier dans son ensemble, qui perdit encore 1,7 % de ses effectifs sur les deux années suivantes.

D'ailleurs les recherches beaucoup plus fines effectuées par des ethnographes, Powdermaker et Hogbin notamment, montrent à la fois la gravité du mal et son ancienneté dont les effets cumulatifs ne pouvaient être neutralisés qu'à long terme. En combinant recensements et généalogies scrupuleusement relevées il a été possible de reconstituer l'évolution de certaines communautés de Nouvelle-Irlande sur trois ou quatre générations. Selon Powdermaker (1931) le pourcentage de couples stériles a quadruplé pendant les 80 ans précédant son séjour pour atteindre 20 % parmi les femmes qui étaient ménopausées en 1929, date de son enquête. Enfin, parmi les facteurs freinant la natalité elle a noté que le quart des enfants nés vivants dans la génération la plus récente mourait avant d'atteindre l'âge du mariage, ce qui, d'après ses calculs, représentait une augmentation de 25 % par rapport à l'époque initiale. Quoique portant sur des échantillons malheureusement réduits (entre 200 et 300 personnes) selon la tradition de l'ethnographie océaniste, ces données chiffrées sont tout à fait décisives : l'enquêteur ayant vécu

---

2. Le recensement de 1931 effectué par CHINNERY dénomme « enfants » les individus âgés de 14 ans et moins alors que les autres placent habituellement la limite à 15 ans, mais on voit bien que cette divergence n'affecte pas notre raisonnement.

longtemps au sein de la communauté étudiée, elles possèdent une fiabilité que ne peuvent égaler les dénombrements hâtifs de l'Administration et, par-dessus le marché, elles concernent des groupes dont la situation n'était pas la pire. C'est pourquoi elles nous donnent à voir le *désastre ordinaire* et n'en sont que plus probantes.

Pour apprécier correctement les chances de survie des populations affectées par le recrutement de main-d'œuvre, il reste à considérer les taux de natalité. De même, pour déceler les cas de sous-alimentation et de carences nutritionnelles, il faut évaluer la mortalité pendant les années critiques du cycle vital (petite enfance, avant et après le sevrage). Sur la base des estimations disponibles, la natalité semble avoir diminué de 25 % entre 1900 et 1920 dans la plupart des zones de recrutement. Dans certains villages le nombre moyen d'enfants par femmes féconde est même passé de 4 ou 5, à 2 dans les années 1903. Dans quelle mesure peut-on généraliser de ces chiffres épars à l'ensemble des populations mélanésiennes qui subissaient en permanence l'influence de la colonisation ? A défaut d'enquêtes systématiques à l'époque allemande, il aurait fallu que des ethnographes, sur des échantillons judicieusement choisis, recueillent vingt ans après l'événement les généalogies permettant de reconstruire l'histoire démographique de villages-témoins. Or cela ne fut tenté que trop rarement et sans que les garanties de représentativité soient obtenues, en sorte que l'on en reste à des approximations. Ce qui est sûr néanmoins, c'est que le redressement démographique avait à peine commencé entre les deux guerres puisque le recensement fiable de 1931 portant sur la moitié de la Nouvelle-Irlande faisait encore apparaître un taux de mortalité brute supérieur d'un tiers au taux de natalité brute. Même la Péninsule de la Gazelle en Nouvelle-Bretagne, région pourtant moins éprouvée tout au long du protectorat allemand, connaissait cette même année un taux de mortalité supérieur de deux points au taux de natalité (50 pour mille contre 47,9 pour mille). Les conditions de ce recensement étant satisfaisantes et la population recensée comptant plus de 16 000 personnes, donc un large échantillon, la réalité du déficit ne peut être mise en doute et explique le retard pris par la population de l'Archipel Bismarck pour échapper finalement au déclin que redoutaient les Allemands.

Pour ce qui est de la mortalité des enfants pendant la période d'allaitement, c'est-à-dire en moyenne au cours des trois premières années de vie, il a été calculé (Powdermaker 1931) qu'elle avait *quintuplé* entre 1860 et 1915. S'agit-il d'un cas exceptionnel ? Faute de données com-

---

3. A titre de comparaison, dans l'Archipel des Marquises situé à l'autre bout du Pacifique, les femmes nées vers 1890 eurent en moyenne 5,5 enfants à une époque pourtant où les milieux bien informés croyaient encore la population condamnée à s'éteindre (Rallu 1989).

parables qu'un jour peut-être un chercheur dénichera dans des archives précédemment négligées, il est impossible de trancher, mais le recensement de la moitié de la Nouvelle-Irlande indiquait un taux de mortalité de 228 pour mille en 1931 chez les enfants de moins de 3 ans. Ce taux est voisin de celui qui a été observé une quinzaine d'années plus tôt aux Iles Marquises (Rallu 1989) dont la population était considérée comme menacée d'extinction : le rapprochement est éloquent et peut balayer bien des hésitations.

Dans les années 1961-1962, soit un demi-siècle après la période qui nous intéresse ici, on attribuait aux carences en protéines et calories 27 % des décès survenus dans les hôpitaux de brousse de Nouvelle-Guinée chez les enfants de moins de 5 ans. Certes on avait affaire à un échantillon bien particulier — les enfants hospitalisés et se trouvant donc déjà dans un état grave —, mais l'on sait par ailleurs que la mortalité totale des enfants de 5 ans et moins était en 1961-1965 *dix-huit fois supérieure* en Nouvelle-Guinée à ce qu'elle était en Australie à la même époque ! En outre, les experts étaient d'accord pour imputer cette surmortalité à la malnutrition en précisant, à la suite d'enquêtes extensives, que c'était après le sixième mois que le déséquilibre surgissait en raison de la double insuffisance du lait maternel et de la nourriture végétale qui était censée le compléter. Certains allaient même jusqu'à mettre en cause expressément le recrutement des jeunes pères pour les plantations qui obligeait les épouses à exécuter elles-mêmes les travaux de force en pleine période d'allaitement avec une diète appauvrie et qui finissait donc par les épuiser gravement. Ainsi une relation entre les deux phénomènes était-elle postulée par les médecins coloniaux en un temps où la politique de main-d'œuvre se devait pourtant d'être humaine à cause de la vigilance de l'ONU (trusteeship). Que pouvait-il en être a fortiori sous l'administration allemande alors que ces garde-fous n'existaient pas et qu'étaient encore dans l'enfance la démographie médicale et la diététique ?

Hormis les disettes récurrentes qui sévissaient à l'époque pré-coloniale comme il a été dit dans l'introduction, les principaux dangers d'origine alimentaire étaient le bérubéri et le manque de protéines, tous deux nés de la colonisation ou aggravés par elle. Bien entendu, le bérubéri a d'abord été observé parmi les travailleurs de plantation, soit pendant le voyage à bord des navires recruteurs, soit chez leur employeur lorsque le changement de nourriture eut commencé de faire sentir ses effets. Malgré plusieurs ordonnances gubernatoriales motivées par le souci de préserver le « matériel humain » (sic), les planteurs s'évertuèrent jusqu'en 1914-1918 à donner à leur main-d'œuvre le moins de viande possible afin de réduire leurs coûts. En revanche, ils fournissaient libéralement le riz décortiqué qui avait le double avantage de n'être pas cher et de créer chez les Mélanésiens une habitude alimen-

taire à laquelle il n'était plus possible d'échapper. Le résultat de cette avarice tient en quelques chiffres. En 1894 le quart des Malais qui avaient été recrutés parallèlement aux Mélanésiens depuis 1893 furent incapables de travailler à cause du bérubéri et durent passer le temps de leur contrat à l'hôpital. En 1909 les travailleurs de Nouvelle-Irlande victimes de cette maladie furent si nombreux que l'Administration fut obligée de construire un hôpital entièrement spécialisé dans leur traitement. En 1924, peu de temps après l'occupation militaire du pays par les Australiens, un rapport officiel des nouvelles autorités civiles indiquait que 50 % de la main-d'œuvre sous contrat souffrait de bérubéri de manière plus ou moins sévère. Une année plus tard, en 1925, ce sont 8 % de tous les travailleurs employés en Nouvelle-Irlande qui devaient en périr. Mais le plus alarmant fut l'apparition du bérubéri chez les villageois eux-mêmes à la fin de la guerre. Ils avaient été peu touchés jusqu'alors et désormais à chaque grande vague de la maladie sur les plantations ils en étaient affectés à leur tour dans une proportion atteignant la moitié de celle qui était enregistrée parmi les ouvriers. Nul doute qu'il faille voir là une conséquence et un signe de la diffusion du régime alimentaire que les Européens imposaient à leurs employés et qui détrônait progressivement la nourriture traditionnelle dans les villages s'ouvrant à l'économie monétaire et voulant afficher leur rupture avec le passé. Sur le plan démographique on a donc une conséquence dramatique de l'intervention du colonisateur dans l'alimentation du colonisé.

Il en est une autre qui découle des perturbations subies par les activités traditionnelles de subsistance. Il faut savoir en effet que la plupart des sociétés de l'Archipel Bismarck observaient et continuent d'observer aujourd'hui une stricte division des tâches entre les sexes. C'est ainsi que l'horticulture vivrière pratiquée sur brûlis assigne aux hommes les travaux de force (abattage des arbres, mise à feu de la végétation et construction des palissades protégeant les jardins contre les cochons sauvages), cependant que la mise en terre des tubercules, le désherbage et l'entretien quotidien des plantes cultivées incombent aux femmes. Hormis la « perte de face » qu'elle entraîne inévitablement pour ses auteurs, toute transgression de cette réglementation entre les sexes passait pour provoquer des catastrophes dans la vie de la communauté tout entière (sécheresse ou inondations ravageant les cultures, sol devenant stérile, tubercules prenant normalement du volume avec le passage du temps mais se révélant creux une fois déterrés). En bref, l'ordre du monde lui-même ne devait pas survivre au désordre survenu dans l'organisation du travail horticole. Aussi, quand la moitié des hommes valides, voire leur totalité dans certains villages étaient absents pour plusieurs années d'affilée, il s'ensuivait qu'il y avait certes moins de bouches à nourrir, mais aussi et surtout que les bras manquaient pour

l'exécution de tâches dans lesquelles ils étaient irremplaçables. Que pouvaient faire dès lors les adultes restés au village ? Au risque de provoquer la colère des puissances surnaturelles et de saper un peu plus l'édifice de la tradition, les femmes s'acquittaient d'une partie des travaux masculins et celles qui étaient en période d'allaitement compromettaient leur santé et la croissance de leur bébé. Simultanément on abrégait la durée de la jachère afin de faciliter le débroussaie qui ne portait plus ainsi que sur une végétation secondaire peu résistante, et on se mettait à cultiver des plantes à croissance rapide ou à fort rendement quantitatif (patates douces, manioc) mais apportant beaucoup moins de protéines que le taro et l'igname qui étaient à la base de l'alimentation traditionnelle et au centre de la vie cérémonielle. Non seulement les valeurs symboliques étaient répudiées par le recours à ces expédients, mais du même coup les valeurs nutritives habituelles étaient sacrifiées et les ressources pédologiques étaient condamnées à s'épuiser rapidement. Il en résultait globalement que le présent était avili et que l'avenir devait se révéler pire encore.

Faute de témoignages chiffrés, il est évidemment impossible de se faire une idée précise de l'incidence respective des innovations alimentaires et des bouleversements horticoles sur la démographie des secteurs de recrutement considérés ici. Seules les indications indirectes fournies par la mortalité et la morbidité affectant les enfants (kwashiorkor) ou les adultes (béribéri) permettent d'imaginer la gravité des changements induits par la colonisation. De manière symétrique et inverse, les admonestations, souvent pathétiques mais rarement efficaces, que lancèrent périodiquement le service de santé allemand et son homologue australien montrent l'éclatante supériorité de l'alimentation mélanésienne traditionnelle sur la diète européenne en vigueur chez les planteurs. Ainsi, à plusieurs reprises pendant les quarante années étudiées, les employeurs de main-d'œuvre locale furent-ils pressés de remplacer, au moins partiellement, la ration de riz par une quantité adéquate de taros et ignames dont la consommation stoppait rapidement les progrès du béribéri comme l'avaient prouvé de nombreux essais effectués sur des plantations limitrophes des villages et influencées par ces derniers. De même, en 1909, en 1913, puis en 1926 et encore en 1946 ordonnances et instructions gubernatoriales répéteront les exigences minimales en matière de rations protéiques : 107 grammes de viande ou poisson chaque jour au lieu de 65 antérieurement, puis 120 et enfin 194. Ces rappels à l'ordre successifs, s'ils soulignent l'avarice des planteurs pendant un demi-siècle, établissent surtout la réalité du déficit protéique chez les travailleurs puisque les besoins en viande ou poisson avaient été chiffrés publiquement par les premiers médecins allemands à 227 grammes par jour, estimation reprise par tous leurs successeurs et même majorée par certains.

La conclusion qui se dégage des faits étudiés est assez claire et tient en cinq propositions.

1') Dans une phase préliminaire le recrutement de la main-d'œuvre pour les plantations ne provoque pas de dysharmonie entre ressources alimentaires et situation démographique, le moindre nombre de bouches à nourrir aidant à compenser la baisse de la production vivrière dans le village.

2') Au cours de la période suivante l'ajustement ne se fait plus et l'insuffisance alimentaire, quantitative et qualitative, entraîne une forte morbidité et une forte mortalité chez les villageois n'ayant pas atteint l'âge de la production-reproduction.

3') Le déclin démographique qui s'ensuit dans les zones de recrutement et qu'aggravent les effets des maladies vénériennes fait craindre une prochaine pénurie de main-d'œuvre et incite les autorités coloniales à prendre des mesures médicales et préservatrices.

4') Dans un dernier temps la population se met à croître avec une longévité modeste mais couvrant néanmoins les années productives et reproductives de l'individu et les villageois commencent à quitter spontanément leur cadre traditionnel pour les bidonvilles des centres urbains où ils formeront la première cohorte de chômeurs.

5') En définitive tout se passe comme si l'action des recruteurs de main-d'œuvre consistait à priver les Mélanésien de leur propre nourriture habituelle pour leur faire consommer des produits accessibles seulement après implication dans l'économie monétaire. Cette implication, accélérée par l'obligation de payer en monnaie l'impôt de capitation, a dès lors un effet de boule de neige et, au travers de calamités démographiques, tend à déraciner les villageois pour les asservir toujours davantage au système qui dispense les soins médicaux et les salaires.

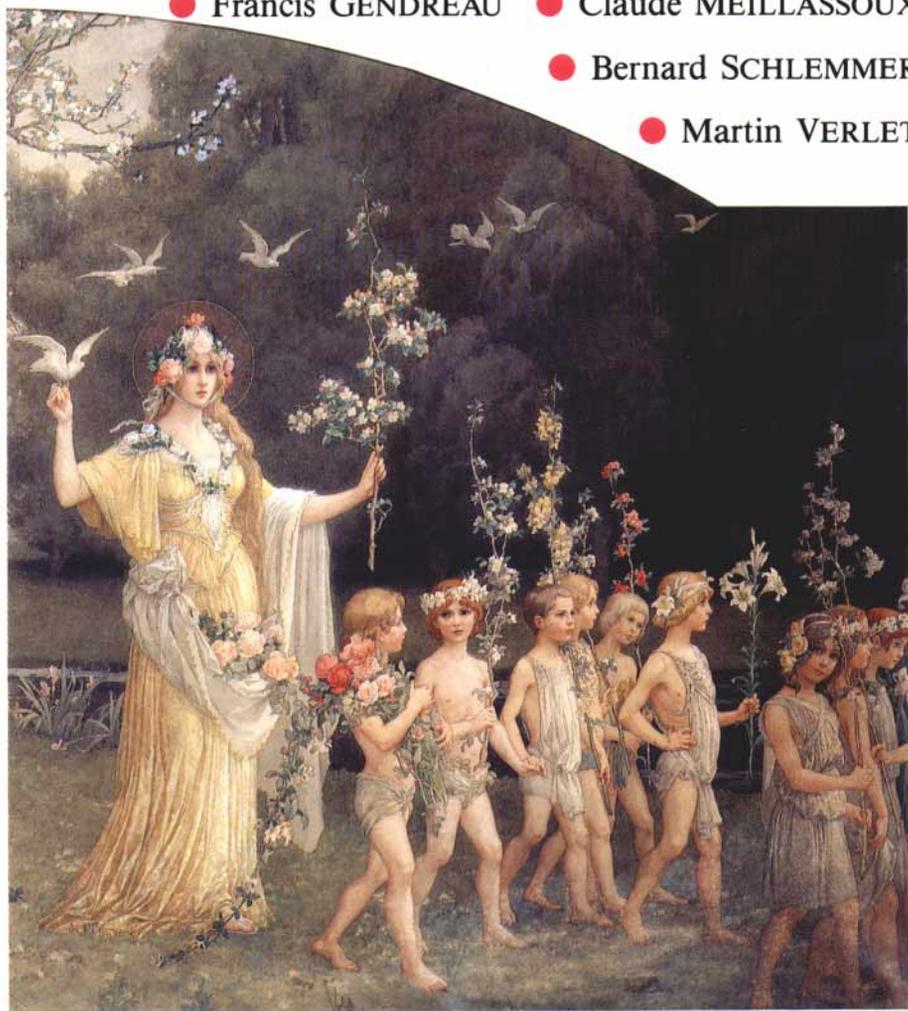
CNRS, Paris.

## Références bibliographiques

- Archives allemandes : consultées sur microfilms (séries RKA) à la National Library of Australia, Canberra.
- Archives australiennes : consultées au War Memorial et aux Commonwealth Archives à Canberra.
- BAYLISS-SMITH, T., 1975. « The central Polynesian outlier populations since European contact » et « Ontong Java : depopulation and repopulation », in CARROLL, V. (Edit.), *Pacific atoll populations*, Honolulu : University Press of Hawai.
- CHINNERY, E.W., 1931. « Studies of the native population of the east coast of New Ireland », in *Territory of New Guinea : anthropological report n°6*.
- CILENTO, R., 1924. « Causes of depopulation among some island people », *Medical Journal of Australia*, n°2.
- CILENTO, R., 1926. « Food deficiencies in the Territory of New Guinea », *Medical Journal of Australia*, n°2.
- FIRTH, S., 1982. *New Guinea under the Germans*. Melbourne Univ. Press.
- HOGBIN, H.I., 1930. « The problem of depopulation in Melanesia », *Journal of the Polynesian Society*, n°39. *Jahresberichte über die Entwicklung der deutschen Schutzgebiete in Afrika und der Südsee*, Berlin, 1898-1909.
- MEILLASSOUX, C., 1991. « La leçon de Malthus », (p. 15 du présent ouvrage).
- PANOFF, M., 1979. « Travailleurs, recruteurs et planteurs dans l'Archipel Bis-marck », *Journal de la Société des Océanistes* 64.
- POWDERMAKER, H., 1931. « Vital statistics of New Ireland », *Human Biology*, n°3 (3).
- RALLU, J.-L., 1989. *Evolution de la population des archipels du Pacifique*. Thèse, Université Paris I.

# LES SPECTRES DE MALTHUS

● Francis GENDREAU ● Claude MEILLASSOUX  
● Bernard SCHLEMMER  
● Martin VERLET



CRSTOM

edi

CRÉD

Francis GENDREAU, Claude MEILLASSOUX  
Bernard SCHLEMMER, Martin VERLET

# LES SPECTRES DE MALTHUS

**Déséquilibres alimentaires  
Déséquilibres démographiques**

*Co-édition*

**EDI (Études et Documentation Internationales)**

**ORSTOM (Institut Français de Recherche pour le  
Développement en Coopération)**

**CEPED (Centre Français sur la Population et  
le Développement)**

EDI  
29, rue Descartes  
PARIS 1991